Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 60 (1952)
Heft: 3

Artikel: Anglais au Pays de Vaud
Autor: Beer, G.R. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-46652

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Anglais au Pays de Vaud

VII. Thomas Langton à Yverdon

Le 5 novembre 1815, on vit arriver à Yverdon Mr. Thomas Langton [1], gentilhomme anglais, accompagné de sa femme, son fils, sa fille, son neveu, et ses domestiques. La famille avait attendu la fin des hostilités, qui depuis si longtemps déchiraient l'Europe, pour entreprendre un voyage sur le continent, dans le but de perfectionner les enfants dans la langue française.

Mr. Langton avait bien choisi. « On s'amuse davantage à Yverdon en quinze jours, qu'à Berne en un an », avait dit le bailli bernois M. de Weiss, et c'était encore vrai après la guerre. De plus, Yverdon avait acquis une tradition comme lieu de séjour pour les Anglais. Les registres de la ville [2] font souvent mention d'eux. Par exemple, le 1er août 1789 : « On prête la salle de l'hôtel de ville à MM. les Anglais qui sont en pension dans ce lieu et qui désirent donner un bal. » Il est à craindre qu'il y ait eu tapage. Ainsi, le 16 avril 1790 : « Le Commandeur ira chez M. Rham annoncer à MM. les Anglais qui y demeurent de s'abstenir de toute cavalcade derrière le lac, ce qui cause un dommage considérable à l'herbe qui y croît et à la promenade. » Puis, le 2 juillet de la même année : « MM. les Anglais de chez M. Rham ayant fait des bacchanales par la ville et dans le logis de l'Aigle, où ils se sont introduits, on se plaindra à monseigneur le bailli et même à LL. EE. si cela continue. »

Il paraît que la conduite de MM. les Anglais s'améliora, parce que le registre continue, le 8 avril 1791 : « On accorde à MM. les Anglais domiciliés dans cette ville la permission de donner un bal à la maison du tirage » ; et, le 20 janvier 1792 : « On accorde à messieurs les Anglais de chez M. Rham la grande salle de l'hôtel de ville pour y donner un bal d'aujourd'hui en huit jours. »

---

[1] THOMAS LANGTON, *The Langton Letters*, p.p., Manchester, 1900.

[2] A. CROTTET, *Histoire et Annales de la ville d'Yverdon*, Genève, 1859, p. 512, 513, 515, 517.

Déjà en 1780, la permission avait été accordée à un M. Rouget de donner des leçons d'armes aux jeunes Anglais, à Grandson [1] ; et la renommée qu'Yverdon avait acquise comme lieu de séjour pour les Anglais ressort clairement du séjour que Georgiana, duchesse de Devonshire, y fit en 1792. Elle arriva avec sa mère Lady Spencer, sa sœur Lady Duncannon, son amie Lady Elizabeth Foster, et une nombreuse suite, et s'installa aux Bains. Leur arrivée fut même cause d'un certain ressentiment de la part des habitants, car les annales de la ville contiennent la note suivante à la date du 21 juillet 1792 : « On se plaint de la fierté du sieur de Niederhaüsern [amodiateur des Bains d'Yverdon] qui, pour loger la duchesse de Devonshire, a fait sortir ses hôtes [2]. »

Mr. Langton avait d'abord eu l'intention de se fixer sur le Léman, mais il se ravisa bientôt, et la famille s'installa « dans une maison très bien située pour l'hiver, abritée de la bise, les fenêtres donnant sur le midi et la campagne ; mais dans une rue assez simple et étroite. » Ce fut sans doute dans la rue du Four ; Mr. Langton ajoute que l'escalier de la maison était à soupirail dans une tour.

La famille Langton s'habitua rapidement à la coutume du pays, si différente de celle de chez eux : « Quand un étranger s'installe quelque part pour un certain temps, et qu'il désire se faire admettre en société, c'est à lui de faire visite aux personnes du niveau auquel il appartient... Les personnes qui le veulent bien, lui rendent alors sa visite, et il est généralement admis à prendre part à leurs réunions. Nous avons fait ces préliminaires, et le grand portrait d'un ancêtre de notre propriétaire, qui repose au-dessus de notre cheminée, est maintenant couvert de deux rangées de cartes de visite. »

Les Langton ne tardèrent pas non plus à trouver des compatriotes, les Strickland, qui vivaient à Chamblon chez le baron de Brackel, « qui est à moitié des nôtres, sa mère ayant été fille d'un exilé écossais du nom de Kinloch ». Puis, Mr. Langton fit la connaissance de Pestalozzi : « Il est devenu un de mes amis les plus intimes ; un des meilleurs des hommes. » Mais des

---

[1] Archives du canton de Vaud : renseignement aimablement communiqué par le professeur L. Junod.

[2] CROTTET, *op. cit.*, p. 518. Cf. *R. H. V.*, t. 59 (1951), p. 180 sqq.

connaissances que firent les Langton, celle qui nous intéresse le plus fut celle de Mme Henriette-Dorothée Du Peyrou. « Elle a une belle maison, au bord du lac, à un mille d'Yverdon », raconta Mr. Langton. « Cette dame était autrefois très riche, et menait grand train. Son mari possédait des propriétés aux Indes Occidentales, ou en Amérique du Sud, à Demerara, je crois ; mais la baisse de leur valeur, et la faillite des fonds français, ont beaucoup réduit sa fortune. Elle vit cependant selon le meilleur ton d'Yverdon, et c'est une vieille dame très bien-élevée, agréable, et gaie. »

Mme Du Peyrou passait l'hiver à Neuchâtel, mais en été, elle demeurait à Champittet, où elle invita la famille Langton à venir s'installer, en pension, à raison de cinquante louis par mois.

Mr. Langton tenait sa sœur au courant de tout ce qui se passait ; et c'est dans ses lettres qu'on trouve ces renseignements. « Pour en revenir à Madame Du Peyrou, au sujet de laquelle je sais que vous brûlez d'en savoir davantage, elle aura environ soixante-dix ans, je pense, mais elle est aussi active et pleine de vigueur et d'entrain, aussi gaie et joyeuse, que la plupart des femmes de la moitié de son âge. Comme preuve, elle se propose d'emprunter le cheval à mon neveu et d'accompagner ma fille à cheval. »

Puis, le frère de Mme Du Peyrou vient à Champittet : c'est le colonel de Pury, « vieux gentilhomme très agréable, modeste et simple ; presque trop poli, et qui craint tant de déranger les gens que, chez lui, il se prive souvent de ce dont il a besoin, de peur de gêner ses enfants ou ses domestiques : qualité très singulière chez un vieux militaire. » Ses enfants étaient un fils de vingt-cinq ans, paralytique, nommé Alfred, et une fille de dix-neuf ans, Camille. »

L'été de l'année 1816 se passa délicieusement. « Nous sommes très bien logés et notre table est très bien garnie, quoique pas à l'anglaise, mais la vieille dame fait de son mieux pour que nous soyons confortables et à notre aise.

» On nous avait soufflé que nous la trouverions très difficile, et que nous pourrions facilement tomber dans quelque mésentente ; mais je n'en ai aucune crainte. Elle a un caractère très décidé, dit son opinion franchement, et sait se défendre s'il y a lieu. Elle fera un mauvais compliment avec autant de sang-froid

qu'une politesse ; mais c'est une parfaite grande dame, elle a beaucoup de sens commun, et elle fait des observations sur les gaucheries des enfants avec très bonne humeur et d'une manière dont il serait impossible de se sentir blessé. De même, elle corrige nos petites fautes de français, de sorte que nous profiterons tous de sa société. »

Les Langton et les jeunes de Pury firent plusieurs excursions : on visita, par exemple, les sources de l'Orbe. Mr. Langton gravit le Chasseron, et parcourut le canton de Neuchâtel, dont les beautés l'impressionnèrent vivement ! « Le Canton entier paraît comme un superbe parc, où la plus riche verdure est parsemée de petites vallées de toutes les formes et toutes les dimensions. Partout se trouvent des maisons, proprettes et jolies, et il arrive souvent qu'on tombe sur des entreprises de progrès, telles que la construction de belles routes, ou le dessèchement des marais, qu'on ne croirait trouver que dans les pays riches... L'effet général que fait ce pays en le traversant est particulièrement agréable ; tout est si propre, et l'apparence de confort, que donnent toutes les maisons, rehausse la beauté du paysage. Nous suivîmes le cours du Doubs sur plusieurs milles — ce fut une promenade délicieuse. »

Plus tard dans l'année, les Langton firent un voyage autour du Léman, et visitèrent le centre de la Suisse. Leur séjour leur plut tellement, qu'après avoir passé l'hiver à Montpellier, les Langton revinrent à Champittet au printemps suivant, en 1817.

Au mois de septembre, Mr. Langton écrivait : « Nous avons passé quinze jours dans les montagnes. Mme Du Peyrou y a une gentille petite maison de campagne qu'elle fit construire il y a dix ou douze ans pour pouvoir de temps en temps se rapprocher de son père, qui avait l'habitude de passer l'été dans sa propriété... Nous aurions aimé y rester plus longtemps. Entre les curiosités que nous y vîmes, je ne citerai qu'une : une glacière naturelle. Elle se trouve sur la même montagne, et appartient à Mme de Pury, notre voisine. Comme toutes les montagnes du Jura, celle-ci perd toute sa neige en été, mais dans cette caverne glacière, qui se trouve à une cinquantaine de pieds au-dessous du niveau du sol, et qui mesure environ quarante pieds carrés, le plancher est de glace, probablement d'une grande épaisseur, car il y a une fente entre le bord de la

glace et la paroi de la caverne, et quand on y jette des pierres, on les entend longtemps tomber et rebondir. La glace paraît provenir de l'eau qui découle de la voûte, et les colonnes en belle glace transparente, que l'eau a faites en ruisselant, sont très curieuses. Elles sont grosses comme le corps d'un homme, parfaitement rondes, et semblent soutenir la voûte. Nous en emportâmes un morceau, et après notre promenade échauffante, nous fûmes si ravis de boire du vin frappé à la glace, que nous en envoyâmes chercher encore. »

Enfin, le jour du départ arriva, et la séparation entre les Langton et Mme Du Peyrou fut si pénible que cette dernière, qui avait été en larmes à déjeuner, se cacha pour éviter de faire ses adieux. Elle avait la conviction qu'elle ne reverrait plus ses amis anglais, car elle venait d'apprendre, le jour même, qu'elle était atteinte d'un cancer.

On se demandera pourquoi nous nous sommes étendus sur tous ces détails d'importance minime. C'est parce que la correspondance de Mr. Langton, et les Mémoires de sa fille [1], sources de nos renseignements, présentent un fait curieux : silence complet sur Jean-Jacques Rousseau, dont le nom n'est même pas cité une seule fois. Comment l'expliquer ?

Les souvenirs de Rousseau ne devaient pas manquer à Yverdon, ni dans le Val-de-Travers où, en 1816, Thomas Hookham [2] vit sa blanchisseuse, Babet Perrin, et, sept ans plus tard, Bellot [3] trouva encore des personnes qui avaient connu Rousseau. Et quant à Mme Du Peyrou, il suffit de lire les *Confessions* pour voir combien sa famille avait été liée avec le philosophe. Par exemple : « Parmi les liaisons que je fis à mon voisinage, dit Rousseau, et dans le détail desquelles je n'entrerai pas, je dois noter celle du colonel Pury, qui avait une maison sur la montagne, où il venait passer les étés... comme il vint me voir et me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour ; cela continua et nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connaissance avec M. Du Peyrou, et ensuite une amitié trop intime pour que je ne puisse me dispenser de parler de lui. »

---

[1] ANNE LANGTON, *The story of our family*, p.p., Manchester, 1881.

[2] [THOMAS HOOKHAM], *A walk through Switzerland in September 1816*, London, 1818.

[3] M. BELLOT, *Annales Jean-Jacques Rousseau*, tome 7, Genève, 1911.

Cette maison du colonel Abram de Pury, où Rousseau mangeait quelquefois, c'était Montlézi, où il y a la glacière. Les Langton visitèrent sans aucun doute cette maison, pendant leur séjour à Jolimont, maison que Mme Du Peyrou avait fait construire à proximité de celle de son père. En parlant de la voisine, Mme de Pury, Mr. Langton dit dans une de ses lettres : « Nous étions tous les jours ensemble. »

Venons au mari de Mme Du Peyrou, Pierre-Alexandre. Il était le dépositaire d'un fonds dont bénéficiait Rousseau : il tenait sa procuration ; et ce fut à Du Peyrou que Rousseau laissa ses manuscrits pour qu'il en fît paraître une édition complète : tâche dont il s'acquitta avec le concours de Moultou. Et quant à Mme Du Peyrou elle-même, Rousseau se promettait de la battre aux échecs, et de rendre son mari jaloux s'il revenait à Neuchâtel. Rousseau se permit d'ajouter : « Je suis pourtant un peu scandalisé de ne point voir venir de petits hôtes qui lui aident un jour à me faire ses honneurs. »

On peut dire que Du Peyrou était le meilleur ami de Rousseau, et il est inconcevable qu'à Champittet, pendant le séjour des Langton, la conversation ne tournât pas sur Rousseau. Si Mr. Langton, dans toute sa correspondance, ne cite pas une fois son nom, cela doit tenir à ce que Rousseau fut considéré comme responsable des malheurs de la Révolution. Et si cette correspondance permet de recueillir quelques renseignements, simples mais sympathiques, sur les derniers jours de Henriette-Dorothée Du Peyrou, on ne peut que regretter de n'y rien trouver sur l'homme qui fut si intime avec le mari et le père de cette dame.

Les belles occasions de se taire ne manquent que rarement : il semble que dans cette belle maison de Champittet, on ait manqué une belle occasion de parler.

VIII. John Philip Kemble à Lausanne

John Philip Kemble [1] présente un thème qui n'a pas encore été étudié, celui d'un grand acteur devant les Alpes et la Suisse. C'est en 1820 qu'il vint s'y établir, mais il avait déjà été question

[1] John Philip Kemble, né en 1757, mort en 1823, célèbre acteur anglais. Il avait été destiné au sacerdoce catholique et fait ses études au Séminaire de Douai.

de la Suisse dans sa famille depuis longtemps. Ce fut de ses nièces Maria et Sally Siddons, filles de sa sœur, la grande tragédienne, « l'incomparable Mrs. Siddons » [1], que s'éprit successivement le peintre Thomas Lawrence. Elles le repoussèrent, et Mrs. Siddons raconte qu'il lui avait dit, « lorsqu'il était aussi malade d'amour pour Maria qu'il l'est maintenant pour Sally, que si elle le repoussait il s'enfuirait pour se remettre l'esprit dans les montagnes de la Suisse... Si maintenant il perdait Sally, la Suisse restait son unique ressource de consolation. » [2]

A Lausanne, Kemble descendit d'abord dans la maison Zimmer, avant de s'établir à Beau-Site. « La maison de Mr. Kemble, dit son biographe [3], m'a été décrite comme méritant bien son nom de *beau site*. Il y jouissait dans le plus grand confort d'une situation romantique et d'une société choisie. Son jardin fournissait son délassement principal ; il se levait de bonne heure et se plaisait à cultiver les belles fleurs dont il était entouré. Il commençait en général sa journée par la lecture d'un chapitre de la version protestante de la Bible, après quoi il s'adonnait à ses études, faisait des promenades à cheval dans les environs, et recevait ou rendait les visites des personnes de qualité à Lausanne. »

Kemble voyait aussi ses compatriotes de passage, qui lui consacraient souvent quelques lignes de leurs *Mémoires* ; tel son confrère l'acteur Charles Mayne Young, qui n'en revenait pas de la beauté superbe du soleil couchant derrière les Alpes de Savoie [4].

Mrs. Siddons vint passer l'été de 1821 avec son frère. La visite est décrite par sa fille : « Lausanne, 12 juillet 1821. Nous voici arrivées sans accident et assises devant cette très confortable maison. Il ne doit pas y avoir de maison pareille dans tout le canton au milieu de ce paysage féerique. Je n'arrive pas encore à me persuader que tout cela est réel, non plus que ma mère. Elle se porte bien et elle est enchantée de revoir son frère. Quant à lui et Mrs. Kemble, ils semblent aussi heureux que j'aie jamais

---

[1] Sarah Siddons, née Kemble, née en 1755, morte en 1831 ; célèbre actrice anglaise.

[2] Cité dans *An artist's love story told in the letters of Sir Thomas Lawrence to Mrs. Siddons and her daughters*, edited by D. G. Knapp, London, 1905.

[3] J. Boaden, *Memoirs of the Life of John Philip Kemble*, London, 1825.

[4] *Last leaves from the journal of Julian Charles Young*, London, 1878. — Julian Charles Young, *A Memoir of Charles Mayne Young*, London, 1871.

vu deux êtres humains. Ils nous reçurent très gentiment. Ils vivent dans le bonheur. La maison a été construite il y a cinq ans par quelqu'un qui a voyagé en Angleterre et qui par conséquent a des notions élémentaires du confort. Elle domine le lac et jouit de vues superbes dans toutes les directions. » [1]

Ce fut pendant le séjour de Mrs. Siddons que le poète Samuel Rogers vint à son tour saluer le grand acteur, et il en rapporta un trait curieux : Kemble était jaloux du Mont-Blanc et ne pouvait souffrir qu'on demande : « Comment est le Mont-Blanc ce matin ? » [2] Il est vrai que le Mont-Blanc ne se voit pas de Lausanne, mais l'anecdote n'en est pas moins intéressante. La même année, le capitaine Gronow rencontra les Kemble à un dîner donné par Lady Caroline Capel, à Lausanne [3].

L'année suivante, Miss Mary Berry vint visiter Mr. et Mrs. Kemble, « qui ont une très belle maison ici, sur la route de Vevey » [4]. Puis, le 5 septembre, elle continue : « Nous dinâmes chez les Kemble. Il faisait une soirée superbe. La vue, de leur jardin, est vraiment magnifique ; d'un côté l'œil pénètre jusqu'au Valais ; de l'autre il s'étend jusqu'au Salève. »

Malheureusement, cette idylle ne dura pas longtemps. Malgré les soins du Dr Scholl [5], Kemble mourut le 26 février 1823. La colonie anglaise de Lausanne renonça à toute réunion mondaine pendant la semaine, « et une grande dame étrangère ajourna une importante réception à cause du décès de Mr. Kemble ».

Sa maison lui survécut longtemps, mais à son tour, elle aussi n'existe maintenant plus. Démolie en 1936-1937, sur son emplacement, chemin Mon-Repos, s'élève une grande maison locative [6].

---

[1] T. Campbell, *The Life of Mrs. Siddons*, London, 1834.

[2] P. W. Clayden, *Samuel Rogers and his contemporaries*, London, 1889.

[3] Captain Gronow, *Recollections and Anecdotes*, London, 1864.

[4] *Journals and Correspondence of Mary Berry*, London, 1885.

[5] Abram-Frédéric Scholl, né vers 1757, mort en 1835, avait négocié pour William Beckford l'achat de la bibliothèque de Gibbon. Voir *R. H. V.*, t. 59 (1951), page 178.

[6] Renseignement aimablement communiqué par Mlle Huguette Chausson.

IX. William Hazlitt à Vevey

« En voyageant, dit le célèbre auteur d'essais William Hazlitt [1], nous ne visitons pas seulement les endroits mais aussi les noms, et Vevey est la scène de la *Nouvelle Héloïse.* » En effet, le nom auquel Hazlitt rendait visite à son retour d'Italie en 1825 était celui de Jean-Jacques Rousseau. Déjà à Sion, Hazlitt essaie d'évoquer son souvenir au moyen d'une anecdote curieuse et apocryphe : « Ce fut ici, dit-il, au cours d'une des premières randonnées de Rousseau, que l'aubergiste, prenant le pauvre petit pour un apprenti forgeron, le recommanda à une fonderie dans le voisinage (dont nous aperçumes, je crois, la fumée à une petite distance), où il pourrait trouver du travail. » Et Hazlitt continue : « Hanté par un souvenir confus de cette aventure, je demandai à l'auberge si Jean-Jacques Rousseau avait jamais habité Sion. Le maître d'hôtel ne put me le dire, mais il revint bientôt après avec le renseignement que « Monsieur Rousseau n'y avait jamais habité, mais qu'il y était passé il y avait quatorze ans en allant en Italie, et n'avait eu que le temps de prendre du thé ! » Etais-je en présence d'une simple et vulgaire bêtise, ou d'un reflet déformé de la gloire de Rousseau ? » Evidemment, le souvenir de Hazlitt était confus, comme d'ailleurs la réponse du maître d'hôtel [2].

Continuant son chemin, Hazlitt s'arrêta à Bex, « qui est délicieux ; ... il y a une auberge excellente, une église campagnarde, un grand frêne, un cabinet de lecture, bref, toutes les nécessités et tous les conforts de la vie... Nous étions à moitié disposés à nous y établir pour plusieurs mois, mais je ne sais quoi me chuchota à l'oreille de continuer jusqu'à Vevey. Nous y arrivâmes par une averse de pluie qui nous empêcha de bien voir le paysage. Le lendemain, je trouvai un logis dans une ferme,

---

[1] William Hazlitt (1778-1830) ; son voyage est décrit dans son livre : *Notes of a Journey through France and Switzerland,* London, 1826.

[2] Une réponse à peu près analogue fut faite au général John Meredith Read quand il arriva à Lausanne en 1879 et demanda au cocher de le conduire à l'ancienne demeure de M. Gibbon, l'historien : « Gibbon ? Gibbon ? Je n'ai jamais entendu parler de ce nom dans ces parages, et je suis certain que ce monsieur n'habite pas à Lausanne. »

On aimerait, tout de même, savoir où Hazlitt a trouvé l'histoire de Rousseau apprenti forgeron à Sion.

à un demi-mille de Vevey, si bien installé, retiré, raisonnable, et commode sous tous les rapports, que nous y restâmes tout l'été. »

« Je m'étonne que Rousseau, qui s'y connaissait et savait si bien décrire un paysage romantique, se soit décidé pour Vevey comme scène de la *Nouvelle Héloïse*. On a passé et quitté les défilés rocheux et escarpés de l'entrée du Valais, et on n'est pas encore arrivé aux parties les plus riantes de la plaine. Les alentours de Vevey sont entièrement affectés aux vignobles donnant sur le midi, entourés de murs en pierres monotones. Les chemins sont raboteux et mauvais ; en général on n'a qu'une vue restreinte (à cause des murs de chaque côté de la route) sur la surface miroitante du lac, la barrière rocheuse des Alpes de Savoie en face, les collines vertes au-dessus de Clarens, et la vallée ondoyante qui conduit vers Berne et Fribourg.

» C'est là que se trouve Gilamont (le nom de la campagne que nous prîmes), situé sur une pente s'inclinant vers la rivière qui passe par Vevey, tellement entouré d'arbres et caché par les ondulations du terrain qu'on pourrait l'appeler le nid du paysan. Ici, tout fut parfaitement propre et commode. Le fermier ou vigneron occupait le rez-de-chaussée avec sa famille, et nous eûmes six ou sept pièces au premier étage, aussi bien meublées que dans un hôtel de Londres, pour trente louis les quatre mois. Cette première dépense était la plus lourde de tout notre séjour et équivalut presque à tout le reste, y compris une domestique...

» Les jours, les semaines, les mois et même les années auraient pu passer comme cela, sans autre différence que celle des saisons. Nous déjeunions à la même heure et (chose excellente) l'eau pour le thé bouillait toujours. Un somme dans le verger pendant une heure ou deux ; et deux fois par semaine nous pouvions voir le vapeur s'approchant comme une araignée sur la surface du lac ; un volume de romans écossais (qu'on trouve dans toutes les librairies d'Europe, en anglais, français, allemand, ou italien, au choix), ou le *Paris and London Observer* de M. Galignani nous divertissaient jusqu'à l'heure du dîner ; ensuite du thé et une promenade jusqu'à ce que la lune se dévoile... ou que la rivière, grossie par une averse passagère, se fît entendre plus distinctement dans l'obscurité, mêlant ses murmures au frôlement de la brise. Et le lendemain matin le chant des paysans interrompait un doux sommeil, tandis que le soleil dardait ses rayons sur les feuilles des vignes et que les collines ombragées, leurs sommets débarrassés de la brume matinale, nous regardaient par les fenêtres.

» L'habitude de ce train de vie ne fut interrompue pendant les quinze semaines que nous passâmes en Suisse que par les civilités de Monsieur Le Vade [1], médecin, octogénaire qui étant jeune avait personnellement connu Rousseau [2] ; par les essais de la part de nos voisins de nous obliger en cédant des curiosités rares à Monsieur l'Anglais pour la moitié de leur valeur ; et par une excursion à Chamouni. »

Pendant son séjour à Gilamont, Hazlitt reçut la visite de Thomas Medwin [3], biographe de Shelley et auteur des *Conversations de Lord Byron*. « La maison, dit Medwin, est placée très bas, de sorte que les fenêtres n'ont d'autre vue que sur un pré surplombé par d'énormes châtaigniers. Derrière, et de l'autre côté de la rivière, s'élève un coteau de vignes, suffisamment haut pour abriter la maison contre les rayons du soleil couchant. L'endroit est délicieux et écarté. »

Le docteur Louis Levade habitait, lui aussi, Gilamont, et l'imagination se plaît au jeu de reconstituer les sujets de ses conversations avec Hazlitt. En plus d'avoir connu Rousseau, Levade avait été médecin chez le comte Orloff à Saint-Pétersbourg. Sa sœur Marianne Bugnion [4] avait suivi les mêmes cours de catéchisme du pasteur Daniel Pavillard auxquels Gibbon dut sa reconversion au protestantisme [5]. Son frère, David Levade [6], ami et bibliothécaire de Gibbon, avait aidé William Beckford à publier une édition française de son livre *Vathek* [7]. Puisque Hazlitt visitait les noms en plus des endroits, son voyage dut être bien peuplé.

G. R. DE BEER.

---

[1] Louis Levade (1748-1839), allié Anne-Marie Justamond. Sur lui, voir J. CART, *Parchemins de famille, R. H. V.*, t. 14 (1906), page 237.

[2] Levade connut Rousseau à Paris, selon BAILLY DE LALONDE, *Le Léman, ou voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le Canton de Vaud*, Paris, 1856, tome I, page 338.

Louis Levade possédait aussi un morceau de bois provenant du vaisseau amiral anglais *Victory*, arrosé des taches de sang de Nelson, tué en 1805 à la bataille de Trafalgar.

[3] Thomas Medwin (1788-1869). Sa visite à Hazlitt est décrite dans son article : « Hazlitt in Switzerland », publié dans *Frazer's Magazine*, vol. 19 (1839).

[4] Mme Marianne Bugnion née Levade mourut vers 1830, âgée de quatre-vingt-onze ans.

[5] Cette anecdote fut racontée à Meredith Read par Louis Carrard, petit-fils de Mme Bugnion ; MEREDITH READ, *Historic Studies in Vaud, Berne and Savoy*, London, 1897, tome II, page 276.

[6] Jean-David-Paul-Etienne Levade (1750-1834).

[7] Voir G. R. DE BEER, *Anglais au Pays de Vaud, R. H. V.*, t. 59 (1951), page 170.